

Les Aventures lecturales

Textes des jeunes lauréats du concours

2016-2017



Les Inventives Lectures

Les Inventives Lectures est le concours de lecture et d'écriture pour les lycéens et les jeunes en formation organisé par le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes, à l'initiative de la Région Nouvelle-Aquitaine.

Ce concours est proposé aux jeunes des lycées publics et privés, des lycées agricoles, des centres de formation des apprentis, des maisons familiales et rurales, des instituts ruraux d'éducation et d'orientation, des missions locales d'insertion et des permanences d'accueil d'information et d'orientation des unités éducatives d'activités de jour (départements : 16, 17, 79, 86).

Dans tous ces établissements, il est réalisé avec l'appui des enseignants, des documentalistes, des éducateurs et des animateurs culturels.

À l'initiative de la Région Nouvelle-Aquitaine, le Centre Régional du Livre et de la Lecture, en partenariat avec le Rectorat et la Direction Régionale de l'Agriculture, de l'Agro-alimentaire et de la Forêt, a reconduit pour l'année scolaire 2016-2017 le concours littéraire « Les Inventives Lectures ».

Ce concours vise la promotion de la lecture de textes d'auteurs contemporains francophones, et l'écriture créative des lycéens et apprentis de la Région.

Il a intéressé cette année 23 établissements et presque 700 jeunes inscrits.

Dans le cadre de cette opération, des lycéens et apprentis sont ainsi amenés à lire 2 ou 3 livres parmi une sélection de 6 ouvrages. Ils sont ensuite invités à rédiger un texte de fiction pour exprimer ce qui aurait pu se passer avant le début ou après la fin d'un livre, ou à composer un nouveau récit à partir d'un personnage secondaire.

Comme l'affirme Montesquieu dans ses Pensées Diverses « Une heure de lecture est le souverain remède contre les dégoûts de la vie ». Ainsi, la lecture incite les jeunes à sortir de leur quotidien, à ouvrir leur regard au monde, à élargir leur horizon et leur faire découvrir d'autres cultures. Les exercices d'écriture permettent quant à eux de libérer la créativité des jeunes, et sont un formidable moyen d'apprendre les bases d'un moyen d'expression à la fois utile dans la vie et source de beaucoup de plaisir.

Cette 2^{ème} édition des « Inventives Lectures » nous a apporté 314 écrits produits par nos jeunes talents lycéens et apprentis. J'espère que des vocations d'écrivains sont nées grâce à ce magnifique concours régional, et que le goût de la lecture ne quittera jamais tous les jeunes qui y ont participé.

Toutes mes félicitations à tous les participants et aux 20 lauréats de cette belle opération.



Alain Rousset
Président de la Région Nouvelle-Aquitaine

Liste des établissements participants

Charente

Lycée des métiers du bâtiment Sillac	Angoulême
Lycée de l'Image et du son	Angoulême
Lycée professionnel Louis Delage	Cognac
Lycée Privé Polyvalent Roc Fleuri	Ruffec
Lycée des métiers Pierre André Chabanne	
Chasseneuil-sur-Bonnieure	

Charente-Maritime

Lycée Jean Hyppolite	Jonzac
Lycée du Pays d'Aunis	Surgères
Lycée Merleau Ponty	Rochefort
Lycée Louis Audouin-Dubreuil	St Jean d'Angély
Lycée Emile Combes	Pons
Institution La Salle Saint-Louis	Pont l'Abbé d'Arnoult
Lycée Georges Desclaude	Saintes
Erea Théodore Monod	Saintes
Campus des Métiers	La Rochelle

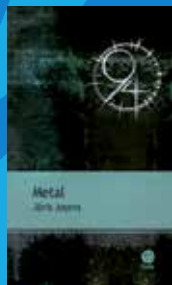
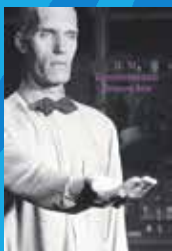
Deux-Sèvres

Lycée Paul Guérin	Niort
Campus des Métiers	Niort
MFR du Marais Poitevin	Sansais La Garette
Campus des Sicaudières	Bressuire

Vienne

Lycée Victor Hugo	Poitiers
Lycée du Dolmen	Poitiers
Lycée Pilote Innovant International	Jaunay-Clan
Lycée Guy Chauvet	Loudun
Lycée Raoul Mortier	Montmorillon

Sélection de lecture 2016-2017



... Un cri perçant et nasillard émerge de mon claquoir ...



Amandine Dumas

De longues plumes couleur charbon et or. Un cou affiné. Des pattes élancées. Trois doigts longilignes. Presque un mètre dix. Oiseau exotique. Je suis une grue de Guinée.

Est-ce que vous connaissez ?

Dans ma contrée, nous vivions par centaines, dans les marais. Les pattes dans l'eau, je me suis fait kidnapper. Deux humains dans notre désert ? In vraisemblable !

D'ailleurs, je m'appelle Mademoiselle Superfétatoire. M-A-D-E-M-O-I-S-E-L-L-E S-U-P-E-R-F-E-T-A-T-O-I-R-E, neuf syllabes, vingt-six lettres, treize voyelles, treize consonnes. Je vous vois venir, vous ! à vous esclaffer « Ooooh, quel oiseau merveilleusement éduqué ! ». C'est vrai, ma tendre maîtresse m'a appris l'alphabet à mon entrée chez elle. Tous les matins, je devais chanter en récitant l'abécédaire. Une fois, même... ma maîtresse a décidé qu'elle souhaitait m'emmener acheter un livre en centre-ville - quelle idée - je me pavanais sur le trottoir lorsqu'une dégénérée cria stridentement. Affolée par qui ? Vous ne devinerez jamais. Un oiseau maigrelet, manquant de charme certainement, mais affriolant : c'était moi. Plus jamais je ne sortirai, c'était assuré ! Mon quotidien ? Vous vous demandez sûrement : « que fais-je dans un logement ? ».

Je suis un oiseau d'appartement. Un canapé, un vinyle, des meubles extravagants, en guise d'aménagement. Une maîtresse totalement farfelue, un maître mythomane, et leur enfant poisson, pour accompagnement. Tous les matins, je réveille le petit garçon. Je croise la mère délirant sur la végétation.

Et le père cherchant un nom à son imprévisible de femme. Renée, Joséphine, Marylou ? Qui sera l'élue du

jour ? Aujourd'hui, jour de compétition à la maison. La course dans les couloirs. Le père ruse. Le fils jubile. Et moi, je perds tout le temps. **Un cri perçant et nasillard émerge de mon claquoir**. Une ligne de démarcation. Une arrivée. J'arrive toujours à me casser le bec avant le bout du corridor. Mes pattes ne me permettent pas de galoper. Je m'affale. Tout le monde rigole.

Je le sais, ma vie est palpitante, amusante, marrante, passionnante.

D'ailleurs, je possède de longues plumes couleur charbon et or, un cou affiné, des pattes élancées, trois doigts longilignes...

Et le syndrome de Korsakov.

Lycée du Pays d'Aunis
Surgères, 17



Gabrielle Proust

... Cette semaine elle s'appelait Joséphine ...



Un an s'était écoulé et j'étais désormais seul avec Madame Superfétatoire. Le livre de papa avait suscité un énorme succès et tout le monde le lisait, j'étais vraiment fier de lui. Nous avons finalement décidé de rentrer en France pour récupérer les quelques meubles et affaires qui pouvaient se trouver dans cet appartement misérable et ensuite de retourner en Espagne. Même si madame Superfétatoire ne se rendait pas totalement compte de la situation, elle voyait bien que papa et maman n'étaient plus là. Elle restait toute la journée sur le transat, là où maman aimait venir s'asseoir et ne bougeait pas, j'étais donc obligé de lui apporter à manger et de la rentrer le soir. Parfois elle dansait avec moi ou jouait si je venais vers elle. L'Ordure était resté avec nous, il me tenait compagnie et puis, nous pouvions nous amuser ensemble. Il s'était aussi occupé de vendre notre appartement, de toute façon, ni papa, ni maman, ni moi ne l'aimions alors nous n'avions aucune raison de le garder. Il avait été vendu à un couple de retraités pas très bavards d'après ce que l'Ordure m'avait rapporté d'un air déçu.

J'avais aussi décidé de garder le rituel de papa, donc toutes les semaines je déposais un bouquet de fleurs sur la tombe de Maman avec un petit mot, et un prénom différent. Je trouvais que d'apporter un bouquet tous les jours était excessif. Cette semaine elle s'appelait Joséphine. J'aimais bien ce prénom, il lui allait très bien.

J'étais tranquillement assis sur mon transat en caressant Madame Superfétatoire quand l'Ordure arriva tout sourire, et s'assit sur le transat en face de moi.

- « Tu ne trouves pas que mon ventre est plus rond que d'habitude ? » me demanda-t-il en me fixant sérieusement.

- Et bien, c'est difficile à dire mais sûrement. Il sourit, encore, et rentra dans la maison. Il en ressortit avec une assiette et deux couverts. L'Ordure s'installa et posa son assiette sur son ventre en se concentrant pour ne pas la faire tomber. Il me regarda, puis regarda Madame Superfétatoire, puis fixa son assiette et s'écria : « J'ai réussi ! »

Il sourit et me regarda comme s'il avait décroché la lune.

Même Madame Superfétatoire était heureuse pour lui. Je me levai et dis :

- Cet exploit vaut bien un tour de Bojangles, non ? Il me regarda tout sourire et s'écria que j'étais un génie avant de poser l'assiette sur la table et de se lever pour danser. Une fois Bojangles lancé, nous nous sommes mis à danser sans nous arrêter, Madame Superfétatoire, l'Ordure et moi. Le temps s'était suspendu, je pensais à Papa et maman tout en tourbillonnant tous ensemble. Je les imaginais à nos côtés. Maman aurait eu une belle robe vert émeraude avec ses talons noirs, sa voix résonnait dans ma tête. Papa aurait opté pour sa chemise blanche et son jean. Ce n'était pas triste. C'était très joyeux. Au final c'était comme s'ils étaient avec nous tout le temps, à chaque instant et qu'ils vivaient les moments avec nous trois. Il n'y avait pas de fin, ils étaient ainsi partis, le vent les avait emportés comme disait l'Ordure. Mais le vent était toujours là. Il restait. La douce brise du matin au soir. Une nuit, le jour, tout le temps, le vent était encore là.

... à l'heure où l'astre cuisant était au plus haut ...

Lou Bocart

Ce jour-là, Nina nous avait ramené à mon fils et moi, un majestueux bouquet de capucines et d'ajoncs, pareil à des rayons de soleil. Elle l'avait déposé sur la table de la terrasse comme à son habitude, mais cette fois-ci je vis sur le vase une limace rampant avec lassitude. Cela annonçait une belle journée, calme et innocente, que seul pourrait troubler le retour de ses démons déments.

- Vous plaît-il, Georges ? m'avait-elle demandé, au retour de sa baignade matinale.

- Oui, comme un pot d'encre qui arrive à point nommé lorsque ma plume est vide et qui, tout comme ces fleurs, permet à mon esprit de s'envoler, de se noyer, de se perdre et de se retrouver à travers des mots colorés, répondis-je.

Satisfaite, elle s'était alors tournée vers le pin et comme tous les matins, commença à pester. Cet arbre, dans toute son immobilité et sa majesté, jamais ne saurait la combler. Malgré son désir de bien faire, tous les jours il se ferait incendier, et ne pourrait la faire taire.

Cependant, à l'heure où l'astre cuisant était au plus haut, je perçus un changement : ma femme fut rattrapée par un quelconque malin, qu'elle avait pourtant réussi à esquiver depuis quelque temps. Notre fils comprit, lorsqu'il vit sa mère essayer de réduire en bouillie la limace du matin. Il demanda alors la permission de quitter la table, car ce spectacle était pour lui insupportable. Puis elle se calma. Ses cheveux soyeux retombèrent, ses pupilles se cachèrent à travers ses longs cils, ses lèvres se desserrèrent au milieu de ce visage toujours fébrile. Mais je connaissais Nina : elle allait malheureusement devoir laisser la place à son démon, essayer de faire la paix avec lui, de parlementer, même si le drapeau blanc alors hissé n'allait pas empêcher les combats. Alors, je décidai de la conduire dans son arène, plus adaptée à l'ampleur de l'affrontement, parfois sanglant. Tel un félin, elle

se débattait farouchement, sans égard pour l'homme qui la conduisait doucement et contre sa volonté, dans son grenier. Au bord des larmes, ainsi malmenée, elle qui était si vulnérable et fragile, je me sentis coupable et crus pendant une seconde abandonner. Je réussis pourtant mon ascension, mais je n'avais plus la force de redescendre sous ses rugissements de lion. Je m'assis donc contre la porte tout juste fermée, et commençai à parler, tout bas :

- Ma chère épouse, lorsque pour la première fois je vous ai vue, mes yeux n'y ont pas cru. Devant moi dansait, avec la grâce d'un cygne et la légèreté d'une hirondelle, une femme maligne, entourée de blanche flanelle. De suite, j'avais discerné en vous une douce folie, mais qui avec le temps s'était assoupie. Du moins, je le pensais. Cette folie s'est ensuite réveillée, avec violence, comme un ours cherchant vengeance. Mais contrairement à l'ours qui, après plusieurs courses, est à bout de souffle, vous ma lionne, continuez à rivaliser d'endurance. Mon fils et moi avons même du mal à vous suivre, et vous nous devancez souvent de plusieurs foulées. Mais bientôt, la distance sera trop grande pour être rattrapée, et pour toujours vous nous quitterez.

Nina s'était arrêtée de crier. Elle avait posé sa tête sur le panneau de bois qui nous séparait, et m'écoutait. J'entendais sa respiration entrecoupée de sanglots. J'ouvris alors la porte avec douceur, et mon ange se retrouva à mes pieds, se lamentant sur ses erreurs. Dans mes bras alors je la pris, et lentement les escaliers je descendis.

La vie, après toutes les cochonneries qu'elle nous envoyait, se trouvait parfois être d'une incroyable tendresse, malgré sa grande rudesse.



... je revis mes parents enflammer la piste ...

Constance Guillaume

En arrivant au château en Espagne, je n'ai pas pu retenir mes larmes. J'avais toujours refusé d'y retourner après le suicide de mes parents.

L'enterrement de l'Ordure avait lieu le matin même et je m'étais enfui avant la fin, incapable de le voir lui aussi sous la terre. Le pauvre vieux était mort d'un infarctus le soir même où il avait enfin réussi à faire tenir une assiette sur son ventre d'un volume dépassant l'entendement, lui donnant l'air d'une caricature ou de l'illustration d'un ogre dans les livres pour enfants.

Je marchais lentement dans le château poussiéreux et à l'odeur de moisi qui s'était installée pendant la vingtaine d'années où il avait été abandonné. Là, dans le coin du salon, le tourne-disque attendait de tourner de nouveau ; comme il l'avait fait tant de fois auparavant. Alors, pris d'un élan de nostalgie, je plaçai le vinyle de Nina Simone sur le tourne-disque et avec précaution posai l'aiguille sur le disque en repensant à la manière avec laquelle ma mère la posait : un geste rapide, expert, presque automatique, tel un chirurgien recousant une entaille. Alors Nina Simone se remit à chanter, Mister Bojangles à danser, et pendant un instant,

je revis mes parents enflammer la piste de leur danse extravagante, professionnelle et passionnée sous le regard admiratif des invités à l'esprit embrouillé par l'alcool des cocktails, et l'Ordure à une table dégustant les mets ibériques d'une telle manière que l'on aurait cru voir des abajoues se dessiner sur son visage rouge de plaisir.

Poursuivant ma balade, je remarquai en passant devant le balcon que le grand pin qui gênait tant maman avait disparu. Même lui s'était éteint.

Étais-je le prochain à devoir quitter ce monde ?

Non ! Je ne pouvais pas partir, pas maintenant.

L'Ordure m'avait donné une ultime mission : faire de ce château la plus grosse pièce du trafic d'œuvres d'art dont il était à la tête avant de mourir.

J'avais en effet découvert peu après la mort de mes parents que l'Ordure n'avait rien d'un sénateur au



sens officieux du terme. Il était en fait un voyou de premier plan qui pourtant ne s'était jamais fait attrapé par la police, sûrement grâce à son apparence qui n'avait rien à voir avec l'image que l'on peut se faire d'un brigand qui court après avoir déclenché l'alarme d'un musée.

Retournant à la réalité, je me rendis compte que j'avais atteint la chambre de mes parents. Sachant ce qui allait advenir de cet endroit, je préférai récupérer tout objet important ayant appartenu à mes parents avant qu'il disparaisse à je ne sais quel coin de la planète. En entrant, je pris le temps d'observer les détails de cette pièce qui aujourd'hui avait beaucoup plus d'importance pour moi qu'il y a vingt ans. Elle était grande, lumineuse, et le lit était fait, ce qui m'étonnait car je n'avais jamais vu le lit de mes parents fait puisque ma mère trouvait cela bien trop triste. Mais ce qui retint le plus mon attention fut la présence d'un carnet qui dépassait de l'oreiller sur lequel mon père posait la tête pour dormir. Je le pris dans mes mains et en me retournant je percutai la table de nuit qui fit un bruit lourd signifiant qu'il y avait quelque chose à l'intérieur du tiroir. Je l'ouvris et vis trois carnets semblables à celui que je venais de trouver sous l'oreiller. Au moment où j'allais en ouvrir un, la sonnette retentit. Je rassemblai vite les carnets dans le sac à main de maman que je trouvai dans l'armoire puis je courus jusqu'à la porte.

« - Mec ouvre-nous et grouille on a vu la police dans le coin !

- Oui j'arrive ! »

Avant d'ouvrir, je pris une grande inspiration. Je savais qu'au moment où je tournerai la poignée de cette porte, je tournerai aussi la page de la plus tendre et insouciant partie de mon existence.



... Ce chaos de pas et de pirouettes formait une telle harmonie ...

Angèle Bénaitier

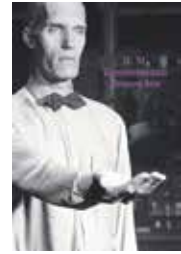
Richard Dumeil était un jeune homme bien élevé et qui avait appris à respecter des règles bien définies dès son plus jeune âge. Son père banquier et sa mère avocate, lui avaient toujours appris le travail et la persévérance. Il lui avait appris les règles de la vie, lui avait conté les sacrifices, les choix et toutes les autres choses pas très marrantes qu'il lui faudrait faire pour s'assurer un avenir et une existence sans trop d'embûches. Richard avait toujours suivi ce chemin bien tracé sans se poser de question. C'était sûrement là le chemin de la facilité, il avait toujours choisi la facilité. Il avait les mêmes idées que ses parents, il réfléchissait sans vraiment penser, il ne voyait du monde que ce qu'il souhaitait voir. Jusqu'au jour où sa conception de la vie et du monde fut bouleversée. En quelques pas de danse, un couple déjanté le fit basculer. Ils étaient différents, très différents. Ils se laissaient porter par la musique, sautaient, virevoltaient, tournaient... Ils avaient l'air de ne suivre aucune règle. Mais **ce chaos de pas et de pirouettes formait une telle harmonie**. Cette danse, ou plutôt les mouvements déchaînés de ces deux être divins, avait suffi à Richard pour remettre toute sa vie en question. Il avait toujours suivi les règles, jamais fait aucun faux pas. Et voilà où il était aujourd'hui. Assis, seul avec son verre de vin, regardant, en simple spectateur, l'amour, la joie, l'euphorie et la folie, dansant devant ses yeux écarquillés. Ils étaient peut-être là depuis longtemps, mais sûrement n'avait-il jamais pu, ou voulu les voir. Sûrement était-il trop aveuglé par le chemin qu'on lui avait tracé. Pour n'avoir osé marcher sur les pieds de sa cavalière. Et rire, et

pleurer et danser... Sa mère lui avait toujours dit de respecter les règles, tout comme son professeur de danse lui avait dit : « déplacement du pied gauche en arrière, puis déplacement du pied droit sur le côté droit... » la jeune femme devant lui ne faisait rien de tout ça mais son corps s'animait à vous en faire perdre la tête. Aujourd'hui devant la piste de danse, le sénateur voyait les pas s'entremêler de la même manière que ses sentiments. Il ne trouvait plus de sens à la vie. Son esprit se perdait dans l'immensité de ses sentiments quand Richard fut ramené à sa triste réalité par le poids de cette magnifique jeune femme qui venait de trébucher dans ses bras. Elle se releva et lui dit : « Je vous prie de m'excuser cher monsieur ! Je donne tellement de ma personne quand je danse que j'ai l'habitude de trébucher ! Mais ne vous en faites pas ! Je me relève toujours plus forte ! » Cette phrase résonna dans la tête de notre triste sénateur. Avait-il réellement « donné de sa personne » tout au long de sa vie ? Avait-il déjà trébuché ? S'était-il relevé ? Richard avait la sensation que seule cette jeune femme pleine d'assurance pourrait le lui dire. Il s'avança donc pour retenir le couple vedette de la soirée qui s'appêtait à s'en aller sous les applaudissements du public et leur cria :

« Mademoiselle ! Monsieur ! Accepteriez-vous de m'apprendre à trébucher ? » À cette drôle de phrase le couple eut un éclat de rire avant de saisir chacun par un bras le pauvre sénateur et de l'emmener valser comme il ne l'avait encore jamais fait. Après cette rencontre romanesque les trois amis ne se

quittèrent plus jamais et la vie de Richard Dumeil changea totalement. En quelques mois il avait appris à vivre sa vie très différemment, en oubliant les règles, et même parfois les lois. Il avait découvert des sentiments encore inconnus et il ne savait pas chaque jour de quoi serait fait demain. Ces deux personnages hauts en couleurs qui partageaient maintenant sa vie l'avaient aidé à redécouvrir le monde. Rose lui donnait un peu de sa joie et de son exubérance, tandis que Georges lui donnait de son sérieux et de sa bonne humeur. Ce duo de choc l'aidait à avancer et à apprécier la vie comme elle était. Il avait malheureusement perdu l'amour de sa femme mais avait trouvé en échange deux paquets d'amour qui étaient pour lui inestimables. D'autant plus que le trio attendait avec impatience l'arrivée d'un troisième petit paquet d'amour. Clotilde attendit 8 mois et 2 semaines sans s'arrêter de danser jusqu'au dernier moment, l'arrivée du bébé. Le petit bonhomme grandit entouré de tout l'amour dont il avait besoin et le jour de ses un an, il sauta au cou de Richard et s'écria : « loduuree » ou un charabia dans ce style après quoi Louise et Georges décidèrent de surnommer notre cher sénateur : L'Ordure.

... où elle espérait ne plus jamais remettre les pieds ...

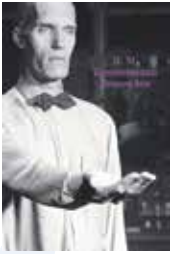


Milena Chatenoud

C'était le jour J. Ou plutôt le jour 1. Le début d'une nouvelle vie pour Sylvia Brooks. Mais pour l'instant rien n'avait changé : elle marchait tranquillement vers son arrêt de bus comme tous les matins. Elle marchait d'un air calme et serein. Du moins en apparence. Car à l'intérieur, elle bouillonnait. De joie, de peur, de stress, d'excitation, elle ne savait pas trop mais elle n'avait qu'une envie, c'était partir sur le champ. Partir en courant vers l'aventure comme dans ses rêves les plus fous. Mais il suffisait d'encre un peu de patience. Ce soir, elle partirait : « Tu n'as pas élaboré tout ce plan pour rien quand même » pensa-t-elle avec fierté. La journée fut très longue. Sylvia eut l'impression de devoir faire d'immenses efforts pour paraître naturelle tout au long de ce jour.

Enfin, le soir arriva. Mais elle dut encore rentrer chez elle et jouer la comédie, faire comme si de rien n'était. Elle aida sa mère à cuisiner, mit la table et fit de son mieux pour que personne ne remarquât qu'elle était déjà ailleurs, déjà loin. Ce fut l'heure. Elle partit à pied avec sa mère vers le village, non sans jeter un dernier regard à sa maison, la maison de son enfance qu'elle avait tant aimée et où elle espérait ne plus jamais remettre les pieds. Elles marchèrent jusqu'à une petite salle du village où se tenait la réunion du « Comité de broderie et de couture ». Un groupe créé par ses soins. Son père en avait été ravi et n'y avait vu que du feu. Quand elle avait pris la décision de partir, de s'échapper, elle n'avait pu se résoudre à laisser sa mère entre les mains de son père qui la maltraitait tant. Puis, de fil en aiguille, elle s'était

rendu compte que sa mère était loin d'être la seule dans ce cas au village. Tant de femmes battues, parfois même violées par leurs maris. Elle se devait de les aider. Elle n'avait peut-être pas la même conviction religieuse que sa sœur mais elle était profondément éprise de justice et ne pouvait supporter ne serait-ce que l'idée de partir en les abandonnant à leurs sorts. Elle avait donc gagné petit à petit leur confiance et les avait convaincues de partir avec elle. Elle avait mis en place un plan et tout organisé par elle-même. Et c'était le moment. Le grand moment. Elles se regardèrent toutes d'un air ému, certaines même les yeux brillants. Mais elles se mirent rapidement au travail, répandant dans toute la pièce du sang de cochon qu'elles gardaient en réserve depuis des mois. Ainsi, la première réaction des hommes serait de penser qu'elles étaient toutes mortes et enterrées. Assassinées par un quelconque fou. Cela leur laisserait plus de temps pour partir. Plus de temps pour s'installer, pour refaire leur vie. Elles se dirigèrent donc vers la gare, pour un long périple vers la Nouvelle-Orléans. Arrivées dans le train elles reprirent toutes leur souffle en même temps et Sylvia regarda par la fenêtre en comprenant enfin le sens du mot liberté.



... C'est quoi « ombres » ? ...

Edwina Sauvêtre

Ok, ok je crois que j'ai des puces, c'est officiel. Je me présente : Skipper, le chien de Jeffrey, Golden Retriever et le plus doué de ma race ! J'adore Jeffrey, c'est un peu mon compagnon, mon compagnon humain. On joue beaucoup ensemble, il me parle beaucoup, souvent des mêmes choses. Il répète souvent ce mot

« ombres ». C'est quoi « ombres » ? C'est dangereux ? Je ne les apprécie guère...

Quand Jeffrey m'en parle il regarde beaucoup la fenêtre en haut de la maison. Je n'ai jamais été dans cet endroit et je n'aimerais pas y aller, c'est sombre et il y a plein de trucs qui « volent » autour, c'est ça « ombres » ? J'essaie de les faire partir en aboyant mais ça ne marche pas, même si *elles* se font moins nombreuses. J'aimerais bien monter avec mon maître pour le protéger. Mais Ellen n'a pas voulu, j'ai pourtant essayé de grimper avec Jeffrey mais Ellen m'a surpris et m'a tout de suite remis dehors. J'aime bien Ellen, parfois elle vient me donner de la pâtée quand Jeffrey ne vient pas. J'entends souvent crier dans la maison. C'est Tom et Ellen. Tom je l'aimais bien je l'avoue. Avant je jouais avec lui mais depuis quelques années je ne le vois plus. Il a... changé, je grogne quand je le vois pour qu'il arrête de crier sur Ellen et Jeffrey.

Le soir je regarde la chambre de mon compagnon et *elles* sont toujours là. Ce soir *elles* sont plus nombreuses et plus menaçantes que jamais. *Elles* me narguent, je grogne. Une d'entre *elles* se « détache » pour s'avancer dans ma direction, je grogne. *Elle* s'arrête devant moi et semble m'observer. Piqué par la curiosité je ne grogne plus. Je passe outre son apparence terrifiante et je m'avance. *Elle* est à quelques mètres de moi et semble sourire. Puis un cri suraigu retentit. J'aboie, de plus en plus fort pour couvrir ce cri. L'ombre s'affole.

J'ai mal. Terrifié je couche mes oreilles. *Elle* s'avance, à pas de loup, et se poste à seulement quelques centimètres de moi. Je ne bouge plus, comme paralysé, et j'aboie. Encore plus fort. *Elle* me regarde et tend sa main. Je voudrais lui arracher mais ne fais rien. Soudain *elle* rentre en contact avec moi et plus rien.

Le lendemain je me fais réveiller par Ellen amenant ma nourriture. Je grogne. J'entends son cœur battre et je fixe son cou, voulant y planter mes crocs qui sont d'ailleurs sortis. Je ne suis plus maître de rien. Elle semble pétrifiée. Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

« Ellen ! C'est moi ! Pourquoi as-tu peur ? C'est moi, Skipper ! »

Elle avance encore un peu et laisse tomber ma pâtée sur le sol près de ma gamelle, moi qui, il y a quelques semaines, me serai jeté dessus, n'y prête pas attention. Au contraire, je reste focalisé sur cette femme qui m'observe, les yeux ronds.

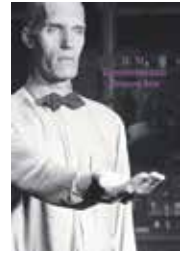
Je vois trouble et je grogne de plus en plus fort. Je veux la mordre, j'ai besoin de la mordre. Je bondis. Elle recule et je m'avance. Je tente de me résonner :

« Ce n'est qu'Ellen ! Elle ne va pas te faire de mal ! »
Je ne contrôle plus mes mouvements. C'est comme si quelqu'un me persuade que ma maîtresse est horrible et veut ma mort. Elle recule de plus en plus et rentre dans la maison, j'entends le bruit de la serrure de la porte puis un rire venant de derrière celle-ci. Un autre rire me parvient jusqu'aux oreilles et ce n'est pas celui d'Ellen, je l'entends au plus profond de moi. J'ai compris. *Elles* font partie de moi.

Campus des Sicaudières

Bressuire, 79

... Notre foyer n'a en apparence pas changé ...



Louise Crasnier


Le bus s'arrête, sous une pluie battante. Retourner dans ce pays, où ces affiches et les lumières des publicités et des commerces me répugnent. Toutes ces voitures, ces décors de cinéma, tellement différents du Vietnam. **Notre foyer n'a en apparence pas changé.** Jeffrey a grandi, mais son visage est resté le même. Ellen m'accueille avec des cupcakes, mais la pluie battante me ramène là-bas, dans le froid, l'humidité, les cris et la peur qui font de vous un animal. Je n'y crois pas ! Quand je pense que je suis parti défendre mon pays, tout ça pour recevoir des foutus cupcakes ! Sans compter l'atmosphère de la maison, si pesante. Mortelle. Je jette les cupcakes par terre. Tant pis pour le sol, elle nettoiera. J'ouvre le frigo : j'ai besoin d'une bière ! Je m'installe devant la télé en laissant la porte du frigo ouverte. Je suis exténué, je ne souhaite rien faire et qu'on ne me le reproche pas, parce qu'au moins, moi, j'ai été utile aux États-Unis.

C'est là que je l'entends. Elle, Ellen. Accroupie, elle frotte le sol. Je ne sais pas ce qu'elle a dit, j'y entends une insulte. Pour qui se prend-elle ? Je suis un soldat, j'ai combattu pour mon pays, ma patrie. Je vais lui montrer qui fait la loi. J'attrape ce que je peux, ici, une télécommande, et traverse la cuisine. Je lève brusquement le bras et lui assène un coup violent dans le dos. Elle hurle de surprise, puis de peur, et je lis dans ses yeux toutes les questions qui fusent comme dans un livre ouvert. Je vais me rasseoir, me demandant ce qui m'a pris, et soudain il apparaît.

Il se faufile par la porte d'entrée, avec sa sale trogne qui donne à cette maison un climat effroyablement sombre. C'est lui, lui, qui se réveille toutes les nuits en pleurant *leur* venue. Tout est de sa faute ! Un soir

où j'en eus assez de l'entendre geindre, je me suis décidé à le passer sous silence. Je l'imagine tenter en m'entendant arriver d'arrêter ses gémissements et se crispier dans son lit, comme les gars là-bas qui pleuraient dans la boue en se faisant dessus. Les paroles de mon Général résonnent comme un écho à l'intérieur de moi : « Un vrai homme ne craint pas, un vrai homme est à craindre. » Celui qui est mon fils est en réalité un faiblard. Je dois lui apprendre à être un homme, un vrai. Je retire ma ceinture, appuyant chacun de mes pas pour qu'il sache que j'approche, et pour qu'*elles* sachent que je n'ai pas peur d'*elles*. Le claquement du cuir résonne, une fois, deux fois, puis cinq. Je retourne dans ma chambre, fier de *leur* avoir montré ce qu'est un combattant. Ellen n'est plus là, tant mieux. Je m'affale sur le lit et m'endors, serein, avec le sentiment du devoir accompli.

Le lendemain, je suis réveillé par le claquement de la porte, me rappelant avec violence que je ne suis pas seul. Un claquement sec comme une exécution. Depuis des mois, c'est à peine si je vois ceux qui partagent cette maison. Ils semblent tous morts, comme cet affreux chien. Ah quel plaisir j'ai ressenti de savoir que sa vie m'appartenait ! Il demeurait face à moi, immobile, sans vie, comme tous ces corps sans vie dont nous ne savions plus l'identité. Étaient-ils vietnamiens, américains ? Juste des morts. Je ne connais plus que ça : la mort. Depuis des mois, mes journées sont similaires : tel un soldat, tout est exécuté dans le même ordre. Je descends les escaliers, prends ma bière, et m'installe devant la télé. À midi, pizzas surgelées. J'attends immobile que les autres rentrent. Ce matin, Ellen n'a pas fait la vaisselle. Une envie me taraude. Salir. Salir encore plus. La salir, elle, cette parfaite Ellen que tout le monde m'envie. Me salir.



Le facteur passe et dépose une lettre. Elle provient de Sherwood Elementary. L'école de ce blanc-bec. Ah ce sale gosse, il faut toujours qu'il se fasse remarquer. Encore en retard. Je jette la lettre et le reste du courrier dans la cheminée. Le feu s'éteint puis enfle. Sherwood Elementary s'embrase, comme une baraque de Viets. Je ris.

Lorsqu'Ellen rentre, le soir, elle reste bouche bée devant l'énorme empilement de vaisselle. Satisfait, je me retourne vers la télé.

« - Tom ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Ta vaisselle.

- Je ne crois pas avoir utilisé autant d'assiettes.

- Moi et mes ombres avons faim, dis-je avec ironie.

Nettoie ça illico. »

Pour la première fois depuis des mois je la regarde. Elle est couverte de bleus. Je souris. Ce que je dois lui faire peur ! Je m'approche d'elle, si près que je sens son pouls s'accélérer. J'aime l'effet que je lui fais. Je me sens si puissant. Intouchable.

J'attrape un torchon, l'enroule et l'atteint, une fois, deux fois, puis cinq. Toujours le même rythme : un, deux, trois, quatre, cinq. Jeffrey rentre, de plus en plus tard d'ailleurs. Il apporte toujours avec lui cette impression de vide, de peur et de noirceur. *Elles* sont derrière lui. *Elles* le suivent, tels des moutons de Panurge. Je sens *leurs* présences, *elles* l'aspirent, le possèdent. Il n'est qu'un corps sans vie, vidé de

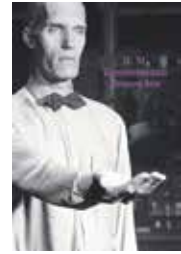
lui-même. *Elles* sont autant de bombes, de cris, de gémissements, *elles* sont comme un chant qui fait écho dans ma tête et qui m'obsède. *Elles* sont la mort. Envahi par la rage, je saisis Jeffrey par le col : il faut arrêter ce cirque ! Déchaîné, je commence à le cogner. *Elles* donnent le rythme. Un, deux, trois, quatre, cinq. Un, deux, trois, quatre, cinq.

Ellen s'interpose. Je la gifle. Elle trébuche. Je reprends mon rythme. Un, deux, trois, quatre, cinq. Il respire péniblement. Plus que quelques coups et tout cela sera fini. *Leurs* voix fusent dans ma tête : elles m'encouragent. Je redouble d'efforts. Un, deux, trois, quatre, cinq.

Tout à coup, un choc. Ma tête. Tout raisonne en moi. Je chancelle, je lutte mais un second coup me terrasse. Je suis à terre. Dans la boue. Il pleut. Que fait Ellen ici ?

Je suis si fatigué. Vidé. Je regarde le ciel. Je laisse la pluie lessiver ce qu'il reste de moi. Je suis un corps sans vie. Je souris. La mort ne me fait plus peur. Je me sens si bien ici.

Paisiblement, je ferme les yeux.



... elle ne pourrait continuer de vivre ainsi ...

Ségolène Clerc

Thérésa était maintenant partie depuis une semaine, ou deux, qu'importe, Mary ne savait plus. Elle se préparait à affronter une nouvelle soirée loin de sa fille. Il ne lui restait que son souvenir et la certitude du bonheur de celle-ci. Thérésa avait réussi là où elle, avait échoué. Elle aurait désiré plus que tout avoir, elle aussi, eu le courage, 18 ans plus tôt, de vaincre l'emprise de son père et de la religion.

Les yeux de Mary étaient fixés sur la fenêtre, sur laquelle perlaient les gouttes de la pluie battante qui déferlait sur la plaine. Ils suivaient les descentes irrégulières des gouttes, semblables à celles qui ruisselaient sur ses joues.

C'est alors que la solution lui parut évidente. Elle retrouverait Jared Stark. Celui qu'elle aimait depuis si longtemps. Sa main se dirigea instinctivement vers le dernier ourlet de sa robe, qui abritait le précieux médaillon.

Aurait-elle le courage de laisser ici son mari et ses idéaux ? Elle en doutait. Pourrait-elle affronter l'éventuelle déception de retrouvailles gâchées ? Sûrement pas. Mais une seule certitude persistait : **elle ne pourrait continuer de vivre ainsi.**

Elle partirait dès le lendemain, laissant derrière elle cette vie qu'elle n'avait pas choisie.

Elle se retrouvait donc seule, prête à retrouver son



passé. Elle traversa le pays entier. N'écoulant que son cœur, ignorant la fatigue. Elle savait qu'elle le retrouverait. À chaque pas de plus, elle sentait battre son cœur de plus en plus fort. Mary suivait les routes, demandant son chemin, affrontait les dures journées sous le soleil ardent qui lui brûlait les épaules, et les nuits froides qui lui glaçaient le sang. Elle souffrait, mais ne renonçait pas. Elle gardait son médaillon dans la main droite, et le caressait doucement de son pouce. Mary savait que si elle rentrait, son mari la punirait jusqu'à sa mort. Cela faisait maintenant des jours, des semaines, des mois qu'elle était partie, elle ne savait plus. Elle ne savait plus rien. C'est alors qu'elle aperçut des goélands, oiseaux de mer. Quelque temps après, elle vit se dessiner au loin une ligne fine qui se révéla être l'océan. Elle découvrit alors des paysages uniques, de longues plages bercées par le bruit des vagues qui s'échouaient sur le sable. Mary n'avait jamais vu l'océan. Autrefois, avec Jared, ils rêvaient de rejoindre la côte, ses journées ensoleillées, et l'immensité de l'océan. Ils auraient acheté une maison toute blanche, comme il s'en faisait là-bas. Ils auraient eu des enfants, et auraient été heureux tous les deux. Alors qu'elle déambulait sur la plage, jouant avec le

sable, et le faisant glisser entre ses orteils, elle s'arrêta brusquement.

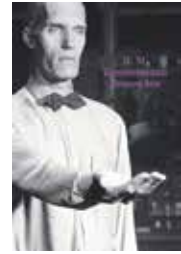
Là-bas, au loin, une silhouette apparaissait. Ce pouvait être n'importe quel homme, mais, au fond d'elle, au plus profond de son cœur, elle savait.

L'homme marchait, l'épaule droite légèrement affaissée, les pieds traînant sur le sol. Autrefois, lors d'une nuit d'été, Jared et Mary étaient sortis sous les étoiles. Jared avait été renversé par une voiture, et avait été touché à l'épaule droite. Le souffle court, Mary s'efforçait d'avancer, elle voulait courir, crier, mais elle ne le pouvait. Seules des larmes ne cessaient de couler.

Ses traits se dessinaient, doucement, ses lèvres parfaites, son nez fin, et ses yeux envoûtants lui apparurent. Mary approcha, la vue brouillée par les larmes, avança sa main et ...

« Mary ! Mary ! Lève-toi ! » hurlait-il. C'était son mari. Mary se réveilla en sursaut, assise sur son vieux fauteuil, les yeux fixés sur la fenêtre où la pluie avait cessé de couler, les yeux rouges, remplis de larmes.

... L'origine des ombres ...



Lara Jacquet

Le ciel était d'un bleu azur, le silence apaisant. C'était la première fois que je montais à bord d'un avion. La sensation de voler me réjouissait. Les paysages que j'observais à travers le hublot étaient entrecoupés de boules de coton. Nous survolions la jungle vietnamienne qui s'étendait à perte de vue, séparée par le Fleuve Rouge. L'abondance de végétaux soulagea mes pensées. Tout était beau, intact. Aucune trace de l'Homme dans ce magnifique tableau. Nous nous étions préparés au pire pendant la formation qui consistait à nous mettre à niveau. Je redoutais que la guerre à peine commencée, eût déjà des effets dévastateurs. Mais non ! Aucune explosion ne retentissait. Tout était si calme. Tout était si pur. Mon esprit n'était pas dans le cadre de la violence. Non, il se trouvait ailleurs, sans doute dans une autre dimension, très loin de cette dure réalité. Au bout de quelques minutes, le paysage changea radicalement et l'avion se posa brusquement sur la piste de la base militaire de Da Nang. Les campements, tous alignés, s'avéraient indissociables. Nous recevions très peu d'informations, toutes listées sur notre programme. Nos espaces étaient très spartiates. Les objets personnels strictement interdits, nous avions néanmoins le droit à une photo de famille. Je m'étais engagé, car mon père m'avait inculqué l'idée que nous devons servir notre pays. Ma famille me manquait. Pourtant, le plus dur était bien la peur de ne plus jamais les revoir. Nous n'étions pas à l'abri d'un obus ou d'une fusillade. Certains diront que seul Dieu peut nous sauver. C'est faux ! Dieu peut nous permettre d'aller dans un monde meilleur, certainement, mais il ne peut rien contre une balle qui nous perfore la poitrine.

Les mois passaient, se ressemblaient. Nous étions dans un autre monde, perdant peu à peu notre

identité, notre passé. Habillés et coiffés de la même manière, les soldats ne formaient plus qu'un, le but étant bien là. Nos pensées aussi changeaient, nous ne réfléchissions plus par nous-mêmes. Nous devions juste appliquer les ordres donnés par notre supérieur et répondre par « Oui, sergent instructeur ! ». Les journées se découpaient en trois grandes parties : se lever, combattre, se coucher. Combattre semblait d'ailleurs un bien grand mot pour ce que nous faisons réellement, car aucun adversaire ne se présentait durant notre promenade. Plus les jours ensoleillés se succédaient, plus nous paraissions sereins quant à notre avenir.

Cependant, un matin, un torrent se déversa sur le campement. La saison des pluies s'annonça. Notre parcours ne fut pas changé pour autant. Nous traversions le sable mouillé, les forêts humides et les marais inondés avec tout notre équipement. Les conditions extrêmement difficiles nous fatiguèrent et nous craignîmes de réitérer cet exercice chaque jour. Pour rentrer nous prîmes les chemins de terre rouge. Une éclaircie fit subitement son apparition. Le soleil brillait et réchauffait nos visages humidifiés par la pluie. Nous nous arrêtâmes pour mieux profiter de cette courte trêve. Les têtes se tournèrent vers le soleil, nous obligeant à fermer nos yeux, afin de mieux accueillir les doux rayons. L'astre lumineux faisait scintiller les gouttelettes d'eau qui s'étaient déposées un peu partout. Cette clarté rendait la nature d'autant plus belle. Nous nous fondîmes dans le décor avec nos uniformes et pendant ce court instant, nous étions intimement liés avec chaque feuille, de chaque branche, de chaque arbre. Plus aucun bruit ne venait perturber ce moment si paisible, si harmonieux. Tout était alors beaucoup trop calme. Un sifflement aigu



sembla se prolonger à l'infini. Des morceaux de chair accompagnés de sang inondèrent mon visage. La balle avait explosé la cervelle de Ben, mon compagnon d'arme, mon ami. Mon souffle se coupa net. Je suffoquai. Ben apparaissait à présent comme de la chair à canon. Comment une simple balle pouvait faire tant de dégâts ? « À terre ! », hurla le sergent. Un flot de projectiles s'abattit sur cet endroit paradisiaque faisant plusieurs morts sur son passage en quelques secondes. Nous tirâmes de tout côté car le soleil, haut dans le ciel, nous aveuglait et nous empêchait de voir les tireurs. Nous arrivâmes cependant à en toucher quelques-uns et le flot ralentit. Nous nous dispersâmes dans la forêt afin de mieux pouvoir nous cacher. J'entendis des pas. Un homme s'approchait. Mon cœur palpita et ma respiration se fit haletante. Je devais me protéger. La mort de mon adversaire me parut alors la seule issue possible. Les foulées se faisaient de plus en plus proches, je me préparai à mitrailler.

Je levai mon arme et tirai sur l'ombre distincte. Trop tard pour revenir en arrière. Le projectile l'avait atteint. Je me précipitai sur lui. Ses yeux, encore ouverts, me parurent tout à fait innocents. Un doux sourire se dessina sur son visage. Ses yeux se fermèrent progressivement. Mon cœur se serra violemment. La bile remonta dans mon œsophage. Une seule pensée me hanta.

« J'ai tué un homme ! », hurlai-je. « Qui suis-je pour faire cela ? »

Je lui implorai mon pardon pendant de longues minutes.

Ils étaient déjà tous perdants, avant même d'avoir commencé. Vaincus dès le départ pour ne pas avoir su éviter la guerre.

Les soldats furent rapatriés deux ou trois jours plus tard dans leur pays, l'embuscade ayant fait trop de morts. Depuis, chaque soir, Tom noyait son chagrin dans ce liquide brunâtre qui dissolvait progressivement son âme et le faisait vivre dans de perpétuelles ténèbres. Lorsqu'il fermait les yeux, une tache de lumière apparaissait. Plus il buvait et plus la tache vacillait devant ses yeux. Elle se faisait de plus en plus fébrile jusqu'à ce qu'elle disparaisse à tout jamais. Tout son espoir s'était alors consumé. Sa victime hantait son esprit jour et nuit. Parfois il se divisait en plusieurs ombres et l'empêchait de voir la lumière. Cette lumière qui le maintenait en vie jusqu'à présent. C'en était fini, l'ombre avait pris possession de lui.

Institution La Salle Saint-Louis
Pont l'Abbé d'Arnoult, 17



lesto

... L'ivresse et l'espoir s'emparent de chacun ...

Clotilde Droin

9 novembre 1989.

Un bruit sourd trouble soudainement la clameur de la foule. Silence. L'écho raisonne, puis s'efface dans la froideur de la nuit. Alors les corps, comme agités de soubresauts, s'élèvent, hurlent, une marée humaine déferle sur l'amas de béton. Les pieds éraflent le sol, effleurent l'obscurité, touchent les étoiles. **L'ivresse et l'espoir s'emparent de chacun**, font exploser les cœurs, vibrer les cordes vocales.

Le mur, le mur s'effondre.

La mince brèche qui existait s'est transformée en trou béant. Une vibration ébranle la ville. Berlin est libre ! La lumière afflue désormais, elle inonde la capitale et, comme un seul horizon, noie le « Géant rouge ».

Cette nuit, un feu s'est allumé et ne désire pas s'éteindre.

Cette nuit bouleverse des milliers de vie.

Les larmes se mêlent aux cris et se répercutent contre les banderoles qui flottent fièrement dans le ciel étoilé. Le désordre est semblable à un tableau aux multiples formes, qu'un maître impressionniste se serait amusé à peindre à l'aveugle, en écrasant, à tâtons, au hasard ses palettes de couleurs, mêlant ainsi les tons les plus discordants. Ombres floues sous le zénith, les corps s'attirent, se repoussent au gré du mouvement qui parcourt les échines. La foule forme comme d'étranges

vaguelettes, qui s'amplifient mais jamais ne s'écrasent. Au-dessus de cette scène mouvante la lune brille, étincelle, et tel un spectateur inerte, elle observe, muette, émue, la danse gracieuse qu'exécutent ces pantins de chair. Leurs ondulations créent une étrange partition, empreinte de liberté, mais baignée de tristesse, de cicatrices du passé.

Le flamenco, le jazz, le reggae... tant de styles musicaux qui ont trouvé source dans l'oppression et la misère subies par les populations.

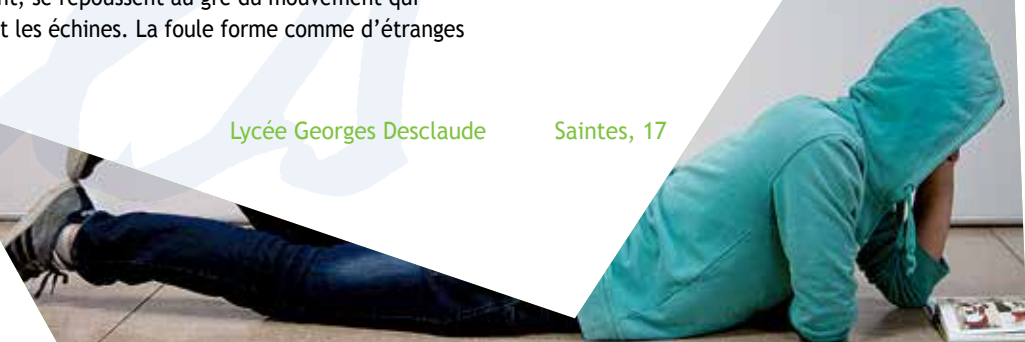
Le râle bruyant qui monte dans l'air aujourd'hui n'est pas étranger à ceux d'autrefois. Il a la même saveur teintée de rancœur qui a empli la bouche de tout homme condamné à subir.

Ainsi sur le charnier d'injustice et de souffrances que laisse la guerre froide, croît un rythme grave, profond, au goût amer de fatalité : le métal.



Lycée Georges Desclauze

Saintes, 17



... Je n'avais toujours rien compris aux filles ...



Léna Leroux

Après tout, il n'était pas encore trop tard pour passer de l'autre côté de la barrière. Je songeais, allongé dans mon lit, les yeux clos, comme à mon habitude. Le soleil venait de se lever, mais je n'y étais personnellement pas encore prêt. Je me remémorais les événements des jours passés, toutes ces retrouvailles et je me demandais s'il n'était pas grand temps de renouer avec moi-même. La vie était pourtant belle, j'avais un travail, un logement et l'amour. Mais à quel prix ? J'avais laissé derrière moi mon intégrité, ma rage de vivre, ma liberté...

J'étais devenu tout ce que je haïssais durant ce qu'il me semble être les plus folles années de ma vie. Les souvenirs me hantaient, les concerts, des cris, l'ivresse, les filles et cette phrase inlassablement : « stay heavy, stay brutal » !

Qu'avait-on fait pour en arriver là, La mort, Zombie, Le Nez, même les autres, les ennemis, tout le monde s'était rangé.

Je continuais, inlassablement, à me questionner. Devrais-je renouer avec cette époque ? Reprendre cette folle idée de monter un groupe avec notre vieille bande ? Cette interrogation cessa rapidement, le temps que nos cheveux dépassent la norme autorisée, ma copine m'aura quitté, elle, si fragile, si douce, si pure ne comprendrait pas. Puis, je n'étais pas encore prêt à tout remettre en question, j'avais durement travaillé pour réussir. Mais qu'avais-je réellement réussi ? Absolument rien, j'étais heureux, enfin, matériellement heureux.

Je réfléchis encore quelque temps, puis je décidai de me lever et de rejoindre ma bien-aimée dans la cuisine. La forme de ses genoux me fascinait toujours autant.

Elle me fixa dans les yeux puis me murmura :

- Qu'est-ce qui ne va pas ?
 - Je suis nostalgique.
 - Pourquoi ? Nous sommes heureux ! Non ?
 - Évidemment ! Évidemment...
 - Alors ? Pourquoi ?
 - Tu as déjà eu l'impression de te trahir toi-même ? De ne rien avoir accompli de concret ?
 - Tu veux du concret ? Va donc faire la vaisselle !
- Je m'exécutais, de l'amertume dans l'âme, quelque chose demeurait inchangé ; **je n'avais toujours rien compris aux filles.**

Puis comme tous les jours, j'allais lire dans mon lit. L'histoire d'un gars riche, il avait tout, mais, quand on a tout ce que l'on rêve de posséder, il n'y a pas d'envie, et sans envie, pas de satisfaction. À la fin du livre, une note de l'auteur, il avait écrit pour faire le point sur ce qu'il avait accompli, pour savoir qui il était vraiment.

Elle était là ma solution, il fallait écrire, me retrouver, renouer avec la personne que je suis réellement. Alors moi, j'allais écrire, écrire ma vie, écrire *Métal*.

... On ne peut plus rien cacher au monde ...

Florah Vixamar

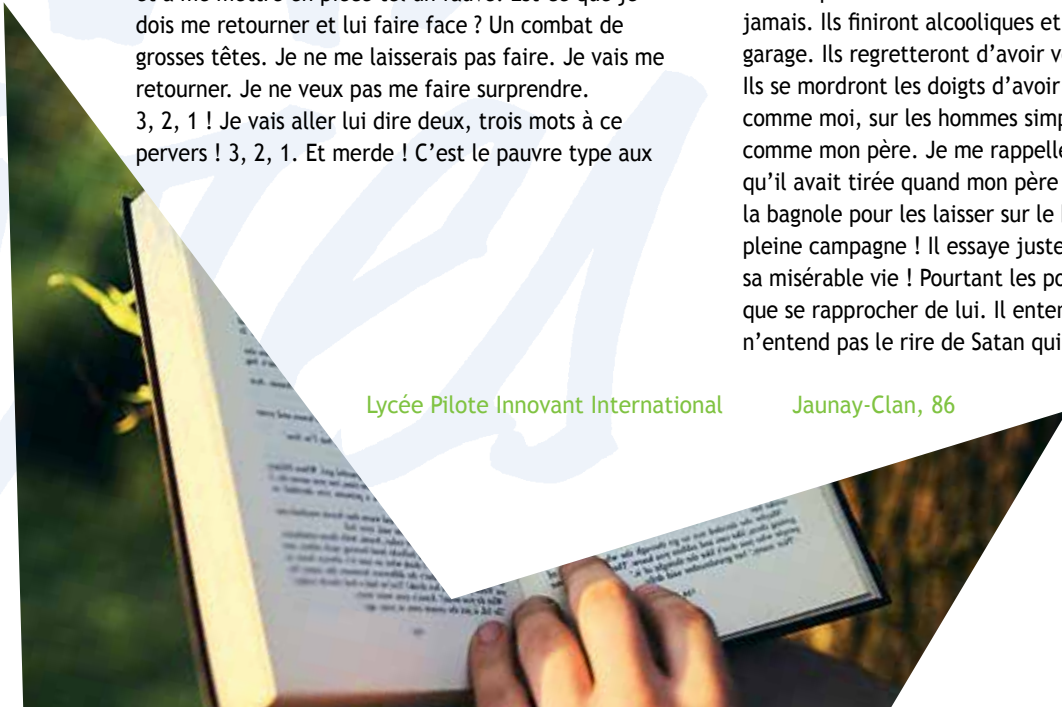


Je sentis un regard oppressant posé sur moi. Un regard omniprésent, proche et critique. Vous savez ce genre de regard qui vous donne l'impression d'être nu aux yeux du monde. **On ne peut plus rien cacher au monde.** Tous en train de vous mater, de vous dénigrer, de vous regarder tomber. Tous des bâtards. Je ne peux pas fuir. Je suis juste là, dos à cet observateur. Qui est-ce ? J'ai l'impression d'être un lapin et lui, un cobra. Comme si j'attendais juste qu'il vienne m'étrangler et me tuer d'un coup sec et net. Le bruit de ma mort résonne déjà peut-être comme un écho aux gens qui m'aiment. Je le sens parcourir mes cheveux. Mes longs cheveux aux couleurs des irlandais et à la descendance des Vikings. Mes boucles et cascades qui rendent jalouses les chutes du Niagara. Je commence à le sentir s'agiter comme s'il s'apprêtait à sortir de sa cachette et à me mettre en pièce tel un fauve. Est-ce que je dois me retourner et lui faire face ? Un combat de grosses têtes. Je ne me laisserais pas faire. Je vais me retourner. Je ne veux pas me faire surprendre. 3, 2, 1 ! Je vais aller lui dire deux, trois mots à ce pervers ! 3, 2, 1. Et merde ! C'est le pauvre type aux

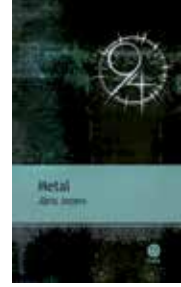
cheveux de métalleux à deux balles. Il continue de me fixer. Il semble me reconnaître. Il ne m'avait pas reconnu dans la voiture de mon père. Il faisait du stop pour se rendre dans la ville d'à côté. Il avait débarqué avec sa bande d'amis, tous de même dégaine dans la caisse de mon père. Je les avais regardés dans le rétroviseur. Ils avaient l'air d'adolescents en pleine crise avec leurs cheveux emmêlés et gras. Leurs yeux rouges comme des pavots et fatigués comme la bonne vieille du quartier. Leurs t-shirts trop grands affichant des mecs s'excitant sur des sons rock insupportables. Qu'est-ce qu'il me fait pitié ! Il fait partie de ces petits gars qui essaient de se donner un style pour paraître grands et réfléchis. La mort de Kurt Cobain en a traumatisé plus d'un. Ils se disent révélés à eux-mêmes mais ils se voilent la face. Ils ne sont rien. Ils ne sont pas métalleux. Le succès ne les rencontrera jamais. Ils finiront alcooliques et seuls, dans leur garage. Ils regretteront d'avoir voulu jouer aux durs. Ils se mordront les doigts d'avoir craché sur les grosses comme moi, sur les hommes simples mais honnêtes comme mon père. Je me rappellerais toujours la tête qu'il avait tirée quand mon père les avait foutus hors de la bagnole pour les laisser sur le bas-côté de la route, en pleine campagne ! Il essaye juste de donner un sens à sa misérable vie ! Pourtant les portes des enfers ne font que se rapprocher de lui. Il entend du métal partout et n'entend pas le rire de Satan qui l'attend.

Lycée Pilote Innovant International

Jaunay-Clan, 86



... Aïe, 11h00 ! Ils vont me tuer ! ...



Lola Guilloteau

1 8 juin 1993. Tout semble obscur autour de moi mais je me rends vite compte que le manque de lumière vient de mes yeux encore fermés. Hier soir j'ai fait une dernière soirée avec des potes, c'était cool. C'est vrai qu'aujourd'hui, c'est un peu spécial : je déménage. Quitter Riga pour Jelgava, ça fait bizarre. Nouvelle maison, nouveau collègue, nouveaux amis... Ou pas. Mes vrais amis sont ici et jamais je ne me suis dit « Jānis, tu vas partir un de ces quatre », jamais. Il faut dire que je suis un garçon plutôt discret et j'ai toujours été gâté alors je laisse mes parents décider même si ce n'est pas vraiment eux qui ont choisi de déménager. Si on me demande, je n'irai pas par quatre chemins. Mon père a perdu son travail, c'est tout. Le magasin dans lequel il bossait a fermé et on n'a pas les moyens de rester à Riga. Du coup, ma mère a demandé sa mutation pour Jelgava. Elle est infirmière alors elle n'est pas souvent à la maison mais c'est grâce à elle si on a encore un petit salaire chaque mois. **Aïe, 11h00 ! Ils vont me tuer !**

Riga c'est vraiment une belle ville : concerts, bars, restaurants... Je n'ai pas vraiment à me plaindre là-dessus et j'ai le droit de faire pas mal de choses. La sonnette de la maison me sort de mes pensées :
« Jānis, c'est pour toi ! »

C'est Jurģis et sans le savoir il me sauve de la buffée que je risque de me prendre à me lever à 11h00 alors que je suis censé déménager. Jurģis, c'est mon meilleur ami d'enfance. En fait, sa situation familiale est un peu compliquée, mais c'est grâce à ça qu'on va continuer à se voir. Ses parents sont divorcés depuis qu'il est tout petit. Il vit avec son père à Jelgava et va un week-end sur deux chez sa mère à Riga, une coïncidence ?
« Jānis ! Je n'allais pas te laisser partir sans te dire au revoir quand même.
- Merci Jurģis.
- Toute façon, je suis chez mon père à partir de lundi.
- Heureusement.
- Dès que j'arrive, je t'aide à vider les cartons.
D'ailleurs, tu as besoin d'aide aujourd'hui ?

- Non, merci, ça ira. Profite du week-end avec ta mère, Riga n'a rien à voir avec Jelgava je pense.

- C'est sûr, mais il y a des endroits cools, il suffit de savoir où et tu peux compter sur moi. »

Et puis il m'a souri et il est parti. Moi, je rejoins mes parents en bas, prêt à les entendre crier pendant une heure. Arrivé au pied de l'escalier, je regarde ma mère mais au lieu de s'énerver, elle me lance un petit sourire en coin. Je ne sais pas trop comment réagir alors je lui souris en retour. Ils ont déjà fait les derniers cartons et il ne manque plus qu'à tout mettre dans le coffre. Tant pis, ils ne m'ont pas fait de réflexion pour me dire que je ne les avais pas aidés alors bon, je les aiderai à charger la voiture et à ranger les cartons une fois à Jelgava. La route va être longue : environ une heure, en espérant qu'un seul aller-retour suffira parce que je n'ai pas envie de passer toute ma journée sur la route. Heureusement que j'ai mes cassettes et mon casque ; une heure à écouter la voix rauque de Cobain, que demander de mieux ?

Une fois installé dans la voiture, je colle ma tête contre la vitre et je regarde le paysage en imaginant ce qui m'attend à Jelgava : de nouveaux amis, ou devrais-je me contenter de la présence de Jurgis ? Il faut dire que je suis un garçon plutôt solitaire, mais bon. Ma nouvelle maison, je ne l'ai même pas vue. Je n'imagine pas une maison de rêve c'est sûr, puisqu'on déménage à cause de nos problèmes d'argent, mais il y a des limites. Ça va peut-être me faire du bien de changer d'air. Ma mère me sort de mes pensées en me disant qu'on est arrivés. Je redoutais ce moment : faire taire Cobain pour me retrouver face aux bruits des oiseaux de Jelgava.

« Alors, qu'est-ce que tu en penses ? »

Jurgis avait raison, Jelgava ce n'est pas si désagréable mais c'est sûr que ça change de Riga. Je souris et lui réponds :

« Ça va. »

Lycée du Pays d'Aunis Surgères, 17



... Alors Monika tente de calmer ses pulsions ...



Laurine Gelin

La prison à perpétuité. Voilà ce que Monika récolte pour tout ce qu'elle a fait. Elle n'a pas assisté au procès. Enfermée dans sa cellule, elle attendait patiemment le verdict, sans aucune émotion sur le visage. Lorsque son avocat lui annonce la sentence, elle le regarde fixement, un sourire naissant sur le visage et éclate de rire. Monika aime tuer. C'est pour elle un loisir, une activité comme une autre. Cela lui procure beaucoup de plaisir mais personne ne la comprend. Désormais, elle risque de s'ennuyer, seule dans sa cellule. D'après son avocat, personne ne peut venir la voir. Monika se dit que de toute façon, personne ne serait venu. Elle s'endort donc, épuisée par l'idée qu'elle ne pourra plus jamais sortir de cette prison. Plus les jours passent et plus elle s'ennuie. Ici, tout le monde la surnomme « la toute petite fille monstre ». Elle n'aime pas ce surnom car il la fait passer pour une jeune fille fragile qui est tout simplement perdue. Monika veut que les gens aient peur d'elle et non qu'ils aient pitié. Lorsqu'elle sort de sa cellule pour la promenade du matin ou bien pour aller manger, elle sent le regard des gens sur elle. Certains sont compatissants, d'autres au contraire, sont remplis de haine, mais personne ne semble avoir peur. Elle pense alors au plaisir qu'elle aurait à tuer ces gens. Mais elle n'a aucun moyen de parvenir à ses fins puisqu'elle est constamment surveillée. Alors Monika tente de calmer ses pulsions. Mais rien n'y fait. Chaque jour, l'envie de tuer refait surface, plus ardente et plus forte que les jours précédents. Elle se prend alors à rêver des différents moyens qu'elle aurait de tuer les personnes présentes dans la prison. Chaque personne qui la regarde est une nouvelle victime. Elle s'imagine en train

d'égorger le gardien posté non loin de sa cellule. Elle imagine le sang de l'homme sur ses mains, la sensation de plaisir que cela lui procurerait. Elle sombre peu à peu dans la folie. Son seul et unique objectif désormais est de tuer, peu importe la personne. Elle en a besoin, un besoin vital. Durant des jours entiers, elle cherche quelqu'un de seul et isolé, qu'elle pourrait étrangler de ses mains. Mais rien n'y fait, elle ne trouve personne qui pourrait la délivrer de son désir. Alors, prise d'un élan de folie, elle a une idée. Lors du repas, elle cache son couteau sur elle, sans que personne ne s'en aperçoive, puis sort du réfectoire pour retourner dans sa cellule. Seule et couverte de sueur, Monika tente tout d'abord de s'étrangler. Le désir de tuer est plus que présent dans son esprit. Mais elle n'y parvient pas. Alors, Monika sort son couteau, et se le plante à multiples reprises dans le ventre. Elle souffre mais elle est en train de tuer. Peu importe, que ce soit elle ou un autre, tant qu'elle peut tuer. Dans un ultime coup de folie, elle se plante le couteau dans le cœur. Elle a rempli son désir de tuer. Mais à quel prix ?

Lycée Roc Fleuri

Ruffec, 16



Elodie Brumeau

... Dix-huit heures, c'est l'heure ...

Monika attend patiemment sur son lit. Sept heures et demi. Il est bientôt l'heure de son départ, ce monstre. Elle entend la porte claquer, elle se précipite en bas pour voir s'il est parti. Soulagée, elle peut enfin aller se nourrir. Son corps frêle erre dans la demeure sans vie, aux tons gris et noirs. **Dix-huit heures, c'est l'heure.** Elle se réfugie sous son lit, elle entend les pas se rapprocher. Sa voix grave raisonne dans l'habitacle, elle frissonne. Il la tire de sous son lit, et commence à défaire sa ceinture. Autour d'elle tout devient flou, elle a mal mais ne dit rien. Il lui tire les cheveux, elle ne sent plus rien, son corps n'est plus qu'un bout de chair. Il a terminé, il sort de sa chambre. Monika tremble et se replie sur elle-même. Vingt heures, elle n'a toujours pas bougé. Sa mère qui fait l'ignorante depuis maintenant six ans, entre dans sa chambre comme si de rien n'était. Elle l'a rejetée. La nuit elle ne dort pas, elle a peur. Le lendemain, il recommence. Encore et encore. Monika essaye de se débattre en vain, il la touche... partout ... sans qu'elle ne puisse bouger. Elle se fait violer par son beau-père et elle est impuissante. Ce rituel recommence, elle a l'habitude. Elle ne sent plus rien. Comme si son âme avait quitté son corps. Tous les soirs à la même heure, lorsqu'elle entend le bruit de l'horloge indiquant sa montée dans la chambre, elle se cache. Elle espère toujours qu'il s'arrête, en vain. Ce soir-là, c'est particulièrement violent. Monika regarde son corps, elle se sent sale, elle a des bleus, et comme toujours elle se met en boule dans le coin de sa chambre. Pour la première fois, elle pleure,

silencieusement pour ne pas attirer l'attention. Cela fait maintenant deux jours qu'elle n'a pas mangé, elle se sent faible. Elle se décide à descendre pour aller manger quelque chose et un bruit l'interpelle. Elle tend l'oreille et s'approche, et ce qu'elle voit la choque. Son beau-père en train de frapper sa mère. C'en est trop, elle prend son courage à deux mains et le pousse. Il tombe, elle se jette sur lui. Malgré son corps fragile, elle a le dessus. Sa mère crie, elle ne l'entend plus, elle est comme possédée. Il a le visage ensanglanté, elle lui crache dessus et lui ordonne de partir. Un an plus tard elle s'est renforcée psychologiquement, elle s'est formée une carapace. Elle refuse toute forme d'amour. Son humanité l'a quittée. La haine l'a envahie. Son souhait à présent, faire souffrir autant qu'elle a souffert durant son enfance. L'attachement l'effraie, elle le repousse comme la peste. Elle n'aime personne, elle est devenue vide de sentiments. Si elle retrouve son bourreau, elle s'est jurée de le torturer jusqu'à la mort, elle veut le voir mourir devant ses yeux. Elle se demande si elle se sentira mieux après. Une chose est sûre, elle n'oubliera jamais les années de tortures qu'elle a subies par sa faute. Elle n'est pas grande, c'est une tout petite fille monstre.

... Elle laisse durer cette attente intenable ...



Lucia Donnelly

Les portes s'ouvrent. Elle entre. Elle marche entre les rangs. Elle est comme à son habitude. Belle, froide, cruelle. Puissante. Oui puissante. Elle s'approche. Doucement. Elle ne se presse pas. Elle laisse durer cette attente intenable. Elle laisse planer ce doute. Vivant ou mort ? Personne ne sait comment il en ressortira. Elle s'approche encore. Elle s'agenouille près de lui. Il sent son souffle sur son visage. Il sent ses doigts relever son menton. Leurs yeux se croisent. Il n'a pas peur. Ces yeux bleus et limpides. Cette peau pâle presque translucide. Tant de beauté. Tant de cruauté. Un démon dans un corps d'ange. Oui un démon. Elle lui demande de l'accompagner. Il se lève. Il n'a pas peur. Elle prend sa main et l'emmène. Il ne se doute de rien. Qui pourrait ? Elle paraît si fragile. Si faible. Il rentre dans une pièce. Il ne bouge pas. Elle s'approche. Doucement. Elle fait sauter les boutons de sa chemise. Il sent ses mains glisser le long de son corps. Il les sent profiter de la volupté de sa peau. « Allonge-toi ». Il s'exécute. Il se laisse menotter. Il ne comprend pas. Il commence à avoir peur. Peut-être qu'elle ne voulait pas simplement jouer. Il sent son corps, léger, se poser au plus près de son intimité. Il a cruellement envie d'elle. Mais il ne peut rien faire. Douce torture que celle du désir inassouvi. Il est à sa merci. Ramené à sa condition de prisonnier. Il sent sa bouche effleurer sa peau. Il frissonne. Elle s'en amuse. Elle attrape une bouteille de bière, boit de longues gorgées. Elle laisse couler le liquide ambré le long de son cou. Il la sent contre lui. Le désir l'envahit. Elle brise la bouteille.

Le bruit brise le silence du camp. Il résonne comme un tir de balle. Comme un avertissement funeste. Il ne comprend pas. Et soudain la douleur le transperce. La vraie cette fois. Pas celle douce et frustrante du désir. Non la douleur qui vous prend lorsqu'on vous déchire les chairs. La douleur qui vous prend lorsque vous savez que la mort vous attend. La douleur. La vraie. Celle qu'on ressent lorsque l'espoir disparaît. Elle soupire de contentement et continue son manège. Il est encore conscient mais c'est intenable. Il gémit. Son corps n'a plus l'énergie suffisante pour extérioriser la douleur qu'il ressent en ce moment. Il sent ses doigts jouer avec le sang qui ruissèle le long de son ventre meurtri. Il ne sait pas s'il a imaginé ces douces caresses ou si elles étaient réelles. Peut-être est-ce la mort qui l'accueille. Qui l'attire. Il entend rire au loin. Peut-être les morts qui rient de lui. Peut-être la mort elle-même qui rit de sa condition. Son corps se relâche. Il sursaute dans un dernier effort. Son âme essaie de s'accrocher au peu de vie qui reste dans l'enveloppe charnelle qui l'habite. Trop tard. Tout devient calme. Serein. C'en est fini du jeu de douce torture qu'est celle du désir inassouvi. C'en est fini de la guerre, de la souffrance, de la folie. C'en est fini.

Lycée Pilote Innovant International Jaunay-Clan, 86



Brcko, 1982...

Elisa Tallon

La chaleur étouffante assèche les sols et fait suer les rivières. Jelena observe sa petite sœur patauger dans l'eau sale. Elle semble si fragile. Monika, du haut de ses six ans ne pense pas à son chat défunt ce matin. Elle ne pense pas non plus à son expérience sanglante réalisée sur le petit corps sans vie. De toute façon il était déjà mort. Monika voulait connaître la couleur de son sang. Rouge, comme les humains. Elle le savait désormais. Elle a admiré le sang couler et se répandre sur la terre craquelée. Ça lui a plu. Son géniteur boit beaucoup. Il viole sa mère aussi. Mais d'après elle ce n'est pas grave. Elle lui a toujours expliqué que lorsqu'un homme le voulait, il fallait le laisser faire et attendre que ça passe. Alors Monika la croit. Le bruit des bouteilles s'éclatant avec rage contre les murs lui est familier. Ça ne la dérange plus, au contraire. Elle sait également qu'elle est la favorite de la famille. C'est la plus jeune et la plus jolie. Elle semble si innocente, personne ne sait pour ses expériences. Elle a débuté lorsque son frère s'est pris cette bouteille dans l'épaule. Son hurlement de douleur avait sonné comme un doux son aux oreilles de Monika. La chair déchirée et sanglante l'avait fascinée. Cet amas de peau décollée et luisant rendait la beauté du sang subjugante. Lorsqu'elle a voulu mettre son doigt dans la plaie on

lui cria que c'était mal et immonde. Mais comment pouvaient-ils deviner les véritables pensées de cette enfant à la tête d'ange et à la taille minuscule ? Un être semblant si fragile physiquement l'était forcément mentalement.

Dix années ont passé, son père est mort, son frère a quitté la maison et la guerre a éclaté depuis un an maintenant. Monika veut partir. Elle ne sait pas où ni quand mais il le faut. À la moindre occasion elle s'en ira, elle se l'est promis. Le temps est ignoble. Subitement, la porte est tambourinée de coups violents. Un homme se tient devant elle. Il est jeune, grand, et très costaud. Elle se sent ridiculement petite à côté de lui. Il a un uniforme. Il la fixe puis la pousse violemment à l'intérieur de la maison. Il menace sa mère et sa sœur qui, pétrifiées, se réfugient contre le mur du fond. Il les pointe avec son flingue. Monika est tétanisée elle aussi. Mais ça, elle ne le montre pas. C'est hors de question.

Lycée Roc Fleuri

Ruffec, 16

... La force tranquille puis l'agitation, l'excitation, la terreur...



Célia Prevet


Elle ne se sentait pas tranquille.
Non, Monika ne se sentait pas sereine, mais elle adorait cette sensation.
Pas à cause des gens qu'elle croisait dans la rue et la regardaient, non.
Cela l'amusait parce qu'elle voyait dans leurs regards de la haine.
De la curiosité.
De l'antipathie.
Mais au fond, au plus profond de leurs yeux, elle voyait de la peur.
Et cela rendait Monika bien, étrangement bien.
Rien ne pouvait plus lui faire plaisir.
La peur, quelle étonnante émotion !
L'effroi, l'épouvante, la terreur...
Non, ce qui lui donnait cette curieuse sensation n'était autre que l'attitude de cet homme.
Depuis qu'elle avait passé les grilles du portail de la prison, elle se sentait épiée, suivie.
Elle ne s'était pas retournée, l'excitation de la peur l'en empêchait.
Non, elle préférait attendre, patiemment.

Elle s'amusait avec les réflexes de l'homme. Avec ses émotions.
Parfois, Monika s'arrêtait nettement, forçant l'inconnu à s'arrêter lui aussi, puis elle continuait son chemin.
Quelquefois, elle jetait un œil aux petites babioles que vendaient les boutiques, contraignant le mystérieux personnage à patienter.
Elle vit soudain une fontaine, en plein milieu de la place.
Elle allait enfin savoir ce que lui voulait cet homme.
Voulait-il d'elle, de son corps ?
À moins qu'il ne soit un de ces idiots de journalistes.
Quel qu'il soit, l'homme était sur ses gardes.
Mais Monika voulait continuer à jouer avec lui.
Elle s'arrêta à la fontaine et regarda son reflet dans l'eau tranquille.
La toute petite fille monstre.


Un gamin se posta à l'opposé d'elle et brassa le liquide transparent.
L'eau s'agita. Quelques petites vagues naquirent et vinrent mourir sur les parois du bassin en pierre.
Monika fut surprise.
Elle reconnaissait là les hommes.
La force tranquille puis l'agitation, l'excitation, la terreur...
La naissance bienheureuse puis la mort souvent douloureuse...
Elle reconnaissait là la vie.
Un bonheur inexplicable inonda Monika.
Elle s'assit sur les bords de la fontaine et s'amusa, faisant écraser les ondulations de l'eau de plusieurs manières.

Une ombre se dessina soudain sur l'eau.
Le sourire aux lèvres, Monika savait très bien qui
c'était.
L'homme.

Elle se leva et planta son regard dans celui de l'inconnu.
Il avait les yeux bleus, autant qu'elle.
Il était mince, aussi mince qu'elle.
Mais il était plus grand, au moins une tête de plus.
Il portait un simple pantalon noir, ainsi qu'une chemise
bleu clair.
Il était plus jeune, beaucoup plus jeune qu'elle et cela
se voyait à son visage d'enfant de vingt ans.
Il n'avait pas de barbe, ni de moustache.
Il avait les cheveux courts mais pas rasés.
Il portait un petit sac à dos noir.
Monika n'avait pas lâché le regard de l'homme
depuis le début. Stupéfait, l'homme stoppa net ses
tremblements, il ne savait que faire.
Après avoir essuyé délicatement ses yeux avec un
mouchoir qu'elle avait sorti d'une de ses poches de
veste, elle tourna de nouveau ses yeux vers le fameux
inconnu.
Curieuse, elle lui demanda :
< Vous êtes ? »
L'homme ne put répondre.
Les mots restaient coincés dans sa gorge.
Il sortit donc un petit calepin et un stylo de son sac et
se pressa d'écrire ce qu'il aurait dû dire.
Il déchira ensuite la feuille et la lui tendit.
Elle l'attrapa du bout de ses longs doigts fins.
Sur cette feuille, Monika put lire :
< Stefanin, fils de Sergueï et de toi, maman ».



Lycée des métiers du bâtiment Sillac
Angoulême, 16

A photograph of a person sitting and reading a large, open book. The person's hands are visible, holding the pages. The background is slightly blurred, showing what appears to be a library or a quiet reading area.

... Rien que ça me suffirait à me repousser moi-même si j'étais une fille ...

Malina Brunet

Comme je l'ai toujours espéré, je suis enfin devenu mangaka et certaines personnes lisent et apprécient ce que je fais, spécifiquement Maître Toriyama et mes parents, qui me répètent souvent à quel point ils sont fiers de moi. Il m'arrive de croiser des enfants au marché ou dans les boutiques qui me reconnaissent et me demandent de signer un de mes dessins ou une de mes histoires. Mais à côté de ça, je n'ai pas une cote immense, on lit mes histoires pour faire passer le temps puis on jette le journal dans une poubelle. Mon public ne s'élargit pas énormément et mes paies sont faibles, je dois me débrouiller des petits boulots qu'on m'accorde pour le mois tout au plus. En ce moment on m'a envoyé distribuer le courrier, ça me donne de nouvelles idées à dessiner, chose à laquelle je me consacre chaque

soir ; que je sois fatigué, malade, presque mort je ne m'accorde aucun répit ! Je suis prêt à tout pour atteindre mon but : toucher le maximum de monde, apporter quelque chose de plus aux vies des gens qui croisent ma route par le biais de mes dessins, après toutes ces années d'enfance et d'adolescence à me sentir inutile, j'ai besoin de prouver que je n'ai pas tout raté. Un point sur lequel je semble avoir échoué : ma vie sentimentale. Je n'ai jamais su aborder une fille, et en y réfléchissant je ne crois pas avoir beaucoup essayé non plus. Je n'ai aucune idée de ce que je dois faire : déjà pour aborder une femme, il faudrait m'en trouver une ? Mon ami Mashumaro (dois-je préciser qu'il porte le nom d'un bonbon tout mou ?) m'a promis une soirée de rêve auprès de filles qu'il a rencontrées à une fête quelques jours plus tôt et ont accepté de me rencontrer. Je ne sais pas si c'est une bonne idée, je perdrais du temps sur mes dessins...

« Allez, accepte, insiste Mashu pendant que j'essaie d'avaler mes boules de riz.

- Che chais pas, réponds-je la bouche pleine.
- Pourquoi ? Ces filles sont sympas ! Et mignonnes. T'as peur de plaire à l'une d'entre elles ?
- Plutôt peur de ne pas plaire, répliqué-je.
- Au cas où personne ne voudrait de toi... sache que je suis là. »

Je souris l'air gêné. Je finis mon repas et prétexte une urgence au travail pour éviter d'avoir à parler de ça, j'ai espoir qu'il oublie l'idée de m'embarquer dans cette soirée qui ne m'inspire déjà pas.



« Tu pars déjà ? T'as même pas goûté mon super dessert de la mort qui tue !

- Les horaires sont serrés. Je dois y retourner, je t'appelle plus tard ?
- Ce soir chez moi à vingt heures. Aucune excuse acceptée.
- Même pas le travail ?
- Non.
- Je ne veux pas me faire renvoyer.
- Tu en trouveras un autre. Comme tu le fais toujours.
- Je dois avancer sur mes nouveaux projets ce soir.
- Tu le feras demain !
- Tu m'agaces... soufflé-je. »

Mashu m'offre son plus grand sourire : « Fais-toi beau ! » Je lui fais un signe de la main, las, mais sans aucun pouvoir. Ce soir on me verra chez Mashumaro et nulle part ailleurs à mon plus grand désespoir. Le temps est venu de me trouver une tenue décente ; depuis un certain moment je me contente de chemises à carreaux et de pantalons noirs, je ne compte plus les mois depuis mes derniers achats vestimentaires. Toutes mes économies vont au matériel de dessin, c'est à peine si je m'achète du mobilier pour chez moi. Je n'ai plus qu'à me fier à mon instinct ou à consulter des forums en ligne. J'allume donc mon ordinateur portable, me mordant les doigts, je suis si minable que je vais crier à l'aide sur Internet ! Rien que ça me suffirait à me repousser moi-même si j'étais une fille... Ce qui revient le plus

sur Internet c'est « restez naturel », « soyez vous-mêmes », « n'en faites pas trop »... Bien. Ce n'est pas trop mal les chemises à carreaux, non ? Planté devant la porte de mon ami, je m'apprête à sonner lorsqu'une fille arrive derrière moi.

« Bonsoir, bafouillé-je. Elle est éblouissante.

- J'arrive trop tôt ? demande-t-elle l'air navré.
- Absolument pas ! assuré-je . C'est juste moi qui hésitais à entrer haha... »

Elle me sourit et me salue, je me racle la gorge - j'ai cette tendance à être gêné dans la moindre situation - puis je la salue à mon tour.

« Je m'appelle Mun ! »

Etymologie : lune, je songe. C'est doux.

« Masamoto ».

Elle m'explique rapidement que sa sœur n'a pas pu venir, nous buvons je ne sais quel alcool amer que Mashumaro nous a servi et faisons connaissance. Elle est passionnée par la danse, vit avec un chat nommé Kibo, me fait rire. Et je la fais rire moi aussi. J'ai chaud, mes mots s'éparpillent et je crois inventer une nouvelle langue. Je lui souris stupidement, sûrement intimidé, elle y répond par des petits regards qui me font encore plus perdre mes moyens mais me font me sentir si bien en même temps. Je voudrais la prendre dans mes bras... Je lui confie que j'ai passé un bon moment, alors elle m'embrasse sur la joue. Peut-être est-ce le début d'une nouvelle histoire ?

Le Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes accompagne et soutient l'ensemble des acteurs de la chaîne du livre (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, archivistes du patrimoine écrit et graphique, organisateurs d'événements) et favorise le développement du livre et de la lecture auprès des différents publics sur le territoire, en particulier le jeune public, les publics empêchés et ceux éloignés de la lecture.



Centre du livre et de la lecture en Poitou-Charentes
34 place Charles VII - BP 80424 - 86011 Poitiers Cedex
05 49 88 33 60 infos@livre-poitoucharentes.org

Le Centre du livre et de la lecture est principalement financé par la Direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine et la Région Nouvelle-Aquitaine

www.livre-poitoucharentes.org